

JOKER

(de Todd Phillips 2019)
Une expérience de
l'absence d'écoute

Ce film fascinant sur l'origine de Joker, ennemi juré de Batman, dans la métropole imaginaire américaine de Gotham City, finalement nous raconte bien autre chose... une expérience de l'absence d'écoute. S.O.S Amitié, « save our soul » pourrait avoir à donner une autre lecture de film...



Joker, un film prétexte

Disons-le d'emblée, ce film à succès est un double scandale. D'abord les fans de Joker, oui il y en a !, sont forcément déçus. Car Joker est un personnage célèbre dans la littérature DC Comics (genre de manga américain des années 40), un psychopathe, génie du mal, ennemi légendaire du justicier Batman. Quelle est l'histoire qui a amené un simple citoyen de la ville de Gotham à devenir le plus pervers et sadique meurtrier de l'histoire, reste un mystère que les auteurs n'ont pas voulu élucider. En écho, on connaît l'histoire complexe et torturée de Batman pour devenir justicier. Mais concernant Joker, il y a un mystère qui fascine. C'est sur ce filon, qu'une nouvelle version de la genèse de Joker est proposée par Todd Phillips. Joker fascine par sa méchanceté, son incroyable sadisme, il n'en est rien dans ce film. A lire les blogs et commentaires des aficionados, il y a une sorte de trahison, on leur dérobe le monstrueux. Pire, on humanise Joker, il porte maintenant un nom Arthur Fleck, a un métier, une mère, on le comprend, on entre en empathie avec lui, on découvre sa souffrance. Voilà le point qui nous intéresse et qui fait la force de ce film : il raconte comment la violence prend place quand il n'y a plus d'écoute, plus de quoi contenir la souffrance.

Là apparaît le second scandale : Une fois de plus, on associe le comportement violent, la perversité au plus haut degré, à un humain relevant de la folie psychiatrique. Laissons donc ce côté, cet aspects démesurés et quelque peu commercial. Redisons-le les personnes en souffrances psychiques, ne deviennent pas des psychopathes meurtrier. La triste réalité est qu'ils retournent plutôt la violence contre elles, scarifications, addictions, mutilations, suicides...

Joker, un masque

Joker, c'est d'abord un masque pour exister. Une tête de clown, avec un rire rouge qui barre tout le visage. Ce masque grimaçant est directement inspiré de l'œuvre de

Victor Hugo, l'homme qui rit. Un jeune homme dont on a mutilé le visage et qui devient saltimbanque. « Gwynplaine vivait dans une sorte de décapitation, ayant un visage qui n'était pas lui. Ce visage était épouvantable, si épouvantable qu'il amusait. Il faisait tant peur, qu'il faisait rire. Il était infernalement bouffon »¹. « pour la foule, qui a trop de têtes pour avoir une pensée et trop d'yeux pour avoir un regard, pour la foule qui surface elle-même, s'arrête aux surfaces, Gwynplaine était un clown, un bateleur, un saltimbanque, un grotesque, un peu plus et un peu moins qu'une bête. La foule ne connaissait que le visage ». Arthur Fleck, quant à lui, a une maladie neurologique qui le pousse à rire sans contrôle, inopinément. Cela le met fréquemment dans une situation embarrassante. Mais il exerce un métier, celui de clown, où il se grime de ce rire apposé et imposé. Il cherche également à devenir un comique, seul moment où son rire est communicatif alors que son humour est fade. Progressivement, le masque va prendre la place de son vrai visage. Il devient le masque qu'il s'est dessiné, où il peut s'exprimer, où il découvre qu'il peut être écouté. Les appelants ne sont pas tous Fleck mais l'anonymat permet cette opération. Ils peuvent se fabriquer une histoire, un masque qui paradoxalement les révèle. Ils avancent à visage découvert derrière leur masque. Les écoutants écoutent la voix derrière l'identité affichée, donnée en première instance. Les écoutants ne sont pas la foule.

Joker, un homme meurtri

Que dit le film, que Fleck est d'abord un homme meurtri. Dès la première scène du film, il est mis à terre par des jeunes qui se moquent de lui et le battent. Par la suite, ce n'est qu'une longue descente aux enfers, sans répit. Il découvre tour à tour, que sa mère devient folle, que son vrai père (le Maire de Gotham) ne le reconnaît pas, qu'il perd son emploi, qu'il ne peut plus bénéficier des soins psychiatrique, qu'il n'a pas d'ami (à part un nain ?), que son héros (comique joué par Robert de Niro) se moque de lui. Le thème du film est là, cet homme meurtri devient à son tour meurtrier. Cette conclusion hâtive, voire facile, ne tient pas, mais retenons qu'il n'a rien pour se retenir, personne à qui se confier. Pas même sa voisine, l'on croit qu'il a une liaison avec elle, mais on devine plus loin, qu'il l'imagine, le fantasme.

Pourquoi appeler S.O.S Amitié ?, pour sauver son âme, meurtrie, par l'incompréhension, le manque d'air, l'absence d'issue et de chaleur humaine.

Joker, l'absence d'écoute

Chaque rencontre dans l'histoire qui nous est compté, est un échec de communication. Le rire n'est pas communicatif (scènes de transport en commun), sa situation n'est pas entendue (scène avec la psychologue), ses explications ne sont pas prises en compte (scène du show comique), sa rencontre avec ses pères (réel et spirituel) sont des échecs, ses amis ne le comprennent pas (amis, voisines), sa mère meurt sans lui avoir dit la vérité... Dans tous ces moments, Fleck est fragile, nié, sans recours, décontenancé. Quand il a tout perdu, il devient Joker, un pervers qui reporte son indicible souffrance sur autrui, qu'il fait souffrir à son tour. Nulle autre gloire, que de faire vivre aux autres, ce qu'on lui a refusé. Pourtant, Fleck apparaît d'abord comme un enfant obéissant, soumis, attentif aux autres, au bon soin de sa mère, drôle auprès des enfants. La communauté des hommes lui étant refusée, il devient le déviant absolu. Plus rien ne le retient, ne le contient.

¹ P350 et 352 Victor Hugo, L'homme qui rit (1869), Ed GF Flammarion, 1982

Joker, l'absence de contenant

Écouter, c'est d'abord contenir. C'est ouvrir un espace où l'autre peut exister, être reconnu, vivre sa dignité d'être. Cette notion de contenance, ou d'enveloppement psychique, est très riche et s'applique à des dimensions très diverses. Quand la mère s'occupe du bébé qui pleure, elle le met dans un bain de paroles douces, le prends dans ses bras, le caresse, met des mots sur son angoisse (mais il a fait caca, oh, mais il a faim...), le touche, lui donne de la chaleur, le nomme, le regarde, l'admire. Tout cela fait « contenance ». Adulte nous ne sommes pas moins sensibles à ces attentions, les altérités qui nous touchent, les manifestations avec tact, les marques d'amitié. C'est de cela dont Fleck souffre tout autant que de son histoire personnelle. Les écoutants doivent réussir le tour de force d'offrir un espace contenant, une chaleur et une amitié, à distance, une écoute qui permet à l'autre de se sentir une place dans la communauté.

Arthur Fleck aurait-il appelé S.O.S Amitié ?, on peut l'espérer, un moment de répit, un lieu où il aurait pu se sentir appartenir à la communauté des hommes, qu'elle que soit son masque, de manière inconditionnelle et bienveillante.

Jean-Christophe DEBAUGE
Président S.O.S Amitié Le Havre-Fécamp

Pour aller plus loin : Sur la notion de contenance, il y a de nombreux psychologues importants, citons-en quelques-uns : Didier HOUZEL, (2005), *Le concept d'enveloppe psychique*, édition In Press ; Didier ANZIEU (1985), *Le moi-peau*, édition DUNOD ; Pierre DELION (2018), *Fonction phorique, holding et institution*, édition ÉRES ; D. W. Winnicott, (1969), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, édition NRF

Le ciné-débat a été organisé à Fécamp et à Montivillers. Nous tenons à remercier les personnels des Cinémas NOÉ qui l'excellent accueil qu'ils nous ont fait et leur soutien.



Cet article est paru dans la Revue S.O.S Amitié, n°179, décembre 2021 « Écouter ».

